

vétements, comme une de ces statues qui se placent sur les fontaines de nos jardins. De là, Renzo voyait la chaumière du père d'Agatina, et le chaletet de son opulent rival. Malgré le déluge et l'orage, je m'arrêtai pour le plaindre et le regarder, et toute mon attention était concentrée sur Lorenzo, quand un bruit de pas et un soupir plaintif vinrent la détourner. C'était la Prassède, qui, de loin, avait suivi les traces de son malheureux fils. Elle me reconnut, et me montra d'un signe, mais sans mot dire, Lorenzo, avec un regard et un geste que l'on ne saurait exprimer. Nous nous retirâmes à l'abri d'un rocher ombragé par un pin sauvage, observant tout ce que ferait l'infortuné. — Mon Dieu ! ayez pitié de mon fils, s'écria la mère désolée ; ne me ravissez pas l'unique appui de ma vieillesse, à cause de cette maudite fille. — Et ensuite, se retournant vers moi, pâle, toute en larmes, et mettant sa tête sur mes épaules, elle disait :

— Mes pressentiments, ô compère ! se sont vérifiés. Oh ! les pressentiments maternels ne trompent jamais.

— Prenez courage, commère ; le malheureux ne peut maîtriser le mouvement impérieux d'une mère douloureuse.

— Il en mourra, ajouta Prassède. La blessure qu'il a reçue est trop profonde. — Quelle nuit ! quelle terrible nuit que celle d'hier ! A peine fut-il revenu de l'évanouissement dans lequel il tomba à la première nouvelle de la trahison d'Agatina, qu'il courut au village, comme un forcené, et moi je le suivis. L'orage qui menaçait d'éclater avait éteint les feux de joie, les danses et les chants. — On eût dit que Dieu condamnait ces divertissements, qui faisaient le désespoir d'une pauvre créature. Chacun de ceux qui prenaient part à la fête s'éloignait en sens divers, et Agatina, pendue au bras de son heureux maître, et suivie de son père qui était ivre de joie, se dirigeait, en courant, vers la maison du curé, pour s'y mettre à couvert contre la tempête qui grondait. En ce moment, Renzo se présenta à elle, méconnaissable, haletant. — Sauvez-moi de Renzo ! cria Agatina à son nouvel amant, en se pressant contre son sein. — Te sauver de moi ! hurla en pleurant Lorenzo ; tu sens donc le remords de ta faute, traitresse ? Oh ! sauvez-moi, sauvez moi ! poursuivait-elle. A ces cris, l'on s'attroupa autour de la fiancée ; le pasteur accourut, les fermiers du riche propriétaire se mirent à la traverse ; Renzo fut séparé d'Agatina, et les portes de l'église paroissiale se fermèrent derrière la parjure. Quelques amis reconduisirent chez lui mon Lorenzo, s'efforçant de le consoler : le curé lui-même vint le rejoindre et lui apporter les paroles de soulagement et de paix que lui dictait son saint ministère. Mais il n'entendait, ne voyait personne ; il délirait, il était brûlant de fièvre. Tout la nuit il demeura dans cet état, ne s'occupant ni de mes conseils ni de mes larmes ; les bras croisés sur la poitrine, courant à grands pas dans la chambre, et ne me répondant pas, un mot, comme si ce n'eût pas été sa mère qui pleurait et priait. Cependant, à l'approche de l'aube matinale, il revint à lui.

— Il faut que je la voie encore une fois, murmura-t-il, une fois encore ; et puis que Dieu fasse de moi ce qu'il a décidé ! — Et il sortit en toute hâte.

## V.

— Pendant que la bonne mère me parlait ainsi, la pluie avait cessé. Le soleil commençait à poindre à travers les nuages épais et les éclaircies. Les vigneronnetaux retournaient à leurs travaux accoutumés et se répandaient parmi les verts sentiers ; les bergers reparaisaient sur les pâturages, chassant devant eux les brebis bêlantes ; toute la vallée renaissait à une vie nouvelle. Lorenzo se levait du lieu où il s'était couché et tendait les oreilles et les yeux vers le creux du vallon. La cloche du village fit entendre des accents de fête, et de joyeuses voix répondirent, de loin, à ses accents.

— Ça voilà ! s'écria Renzo d'une voix si forte que nous l'entendîmes de la dis-